André BLAVIER, *Occupe-toi d'homélies*. Préface de Jacques Bens. Lecture de Claude Debon. Bruxelles, Labor, 1991, 211 p., coll. Espace Nord n°69.

Certains écrivains sont atteints plus que d'autres par ce qu'on pourrait appeler le complexe d'Alexandrie, du nom de la «très grande bibliothèque» — première du genre, deux fois détruite — où disparut en fumée une bonne part de la culture antique. Quand la majorité de leurs supposés confrères alignent en série et en toute tranquillité d'esprit des livres destinés à prendre place sur tel rayonnage et sous telle étiquette, ceux-là composent un livre, parfois deux, dans lesquels c'est la bibliothèque qui vient prendre place. Façon, dirait un Jung au petit pied, de conjurer l'angoisse collective du cataclysme culturel par une frénésie compilatoire, une compulsion cataloguale, une excitation inassouvissable à tout citer (qu'un livre, le mien, en réchappe et tout peut être reconstruit). Mais l'inconscient préside moins à leur démarche qu'une conscience aiguë, aussi grave qu'ironique, de ce que la littérature est une sorte d'alphabet en perpétuel réagencement, de fichier sans fond ni bords, constamment brassé, jamais complété. Mallarmé fut du nombre, hanté par le «Livre» absolu, et après lui Jarry, Joyce, Miklos Szentkuthy. Plus près de nous, Georges Perec. Et, à deux pas d'ici, André Blavier.

Bibliothécaire et «pataphysicien», Blavier offrait un terrain particulièrement propice au développement d'une telle disposition. Résultat : un roman babélique, hyper-saturé d'allusions, de références sérieuses ou falsifiées, de clins d'œil complices ou duplices, et placé sous une mention générique qui est déjà, à elle seule, délicieusement monstrueuse : «fiction éducative et policière». Reparu en «Espace Nord» sous un chiffre qui doit ravir l'auteur perviétois de la *Cantilène de la Mal-Baisée*, *Occupe-toi d'homélies* tient à la fois — liste non limitative — de l'exercice bibliographique, de la dérive bibliomaniaque, du roman policier truqué, du rébus sans solution et de l'autobiographie cryptée, l'ensemble dans un langage aussi ludique et piégé que la narration elle-même, oscillant entre l'écriture et la parole comme pour mieux saper l'une par l'autre et réciproquement. Au total, un texte qui constitue une sorte de «machine célibataire» à la Duchamp, transformant sans doute les données qu'elle intègre mais ne cessant pas, à mesure, de se transformer elle-même. Autant dire qu'il n'y a pas de mode d'emploi et que la «Lecture» entreprise par Claude Debon s'apparentait de près à une errance en terrain miné ou dans quelque labyrinthe où s'ouvrirait, à chaque pas, autant de chausse-trappes que le texte contient d'abymes. De là que la postface énumère plus d'énigmes qu'elle n'en résout.

Le mérite de Claude Debon est certes d'avoir repéré les principales courroies qui actionnent la mécanique du roman — jeux sur l'onomastique, citations truquées, brouillages de l'énonciation et de la temporalité — et d'avoir nettement mis en évidence les procédés métanalytiques présidant à l'écriture d'André Blavier. On peut regretter cependant qu'effarouchée par l'espace polyphonique qu'elle avait à explorer — à moins que trop proche de celui qui a agencé cet espace —, elle n'ait guère tenté d'aller au-delà, en direction par exemple des enjeux poursuivis par un tel roman, dépassant de beaucoup, me semble-t-il, la simple mise en œuvre d'une virtuosité verbale peu commune et d'une érudition aussi astucieuse qu'encyclopédique. Il aurait peut-être convenu, à cet égard, de prendre au sérieux le sous-titre

qui constitue sans doute une sorte de clé — au sens musical, car il n'y a ici ni portes ni serrures — et de l'examiner dans le rapport qu'il entretient avec la «Précaution» que «l'auteur» — dérapant vers la «fiction» qui va s'engager — a pris soin de faire figurer en ouverture du roman. Il s'y «défend de vouloir *jouer* sur les mots» mais accepte, à la rigueur, de «jouer *avec* les mots». Si l'on y regarde de près, l'importance et le sens de ce double énoncé ne résident pas tant dans l'opposition, très apparente, entre les deux prépositions «sur» et «avec» que dans l'effet de chassé-croisé induit par la distribution des italiques, incitant, dans le deuxième énoncé, à éclipser la notion de «jeu» — soulignée dans un premier temps — derrière celle de collaboration exprimée par «avec». L'accent du travail romanesque portera donc moins sur le jeu auquel il va se livrer que sur le dialogue qu'il ne va pas cesser de nouer et de dénouer avec un chaos de mots — de textes et d'auteurs — renvoyant à la littérature tout entière une image déformée de sa propre organisation, dans lequel chaque lecteur serait appelé, sur base d'indices disséminés, à discerner des configurations jamais définitives. Tâche quelque peu «policière» en effet, puisqu'il s'agit de récolter des indices susceptibles de l'amener à retracer l'histoire (littéraire) cachée : à reconstruire, sinon l'ordre initial, frappé de doute, au moins la virtualité ludique d'un ordre provisoire, imaginaire. Et tâche très «éducative», au bout du compte, puisque ledit lecteur, mis en position d'auteur ou travaillant «avec» l'auteur, en viendrait dès lors à constituer la littérature en «fiction», à se constituer, à son propre usage, une fiction de la littérature. Cela même que je viens, un bref instant, d'entreprendre avec un sous-titre et un jeu d'italiques, et qu'il revient au lecteur des présentes lignes de poursuivre, pour son propre compte et interminablement, à l'échelle du roman entier. C'est dire, en définitive, qu'*Occupe-toi d'homélies*, quoi qu'il y paraisse, ça n'est pas de la méta-littérature : c'est la littérature dans tous ses états.

Pascal DURAND *- Université de Liège*

Pierre ALECHINSKY, Francine LOREAU et alii, *Max Loreau. 1928-1990.* Lebeer-Hossmann, 1991, 134 p., coll. Philosophiques.

Précédés d'un dessin d'Alechinsky, les textes qui constituent ce volume d'hommage à Max Loreau portent tout à la fois le sceau de l'amitié et la marque d'un respect pour le penseur et le poète. La séance d'hommage du *Collège International de Philosophie* du 10 mai 1990 fut la matrice de ce livre. Comme l'explique Francine LOREAU dans sa préface, où l'on perçoit combien est grande sa connaissance de l'œuvre de Max Loreau, ce recueil est partagé entre les textes plus particulièrement attentifs à la part philosophique et les textes consacrés à la part poétique par deux notes de Max Loreau relatives à ces deux domaines.

Mais un portrait de Max Loreau par Michel DEGUY précède cette division. Renonçant à parler de l'homme, Deguy préfère se tourner vers ses textes et plus particulièrement vers *La Genèse du phénomène* pour montrer quelle place Max Loreau occupe dans la pensée contemporaine. Selon le directeur du Collège International de Philosophie, Max Loreau a accepté l'héritage heideggérien comme Aaron reçut de Moïse la promesse de la Terre, c'est-à-dire en transposant et transformant. La tâche de *La Genèse du phénomène* aura été de «dire parfaitement l'échec parfait de Heidegger» (p.15). Et Michel Deguy de rappeler que le mot d'ordre de